

Elena Chiti,
Doctorante en histoire, IREMAM, Aix-en Provence – Università Ca' Foscari, Venezia ;
Traductrice littéraire

Ce texte* est la réélaboration d'un cours donné à l'ENS de Lyon le 2 mai 2012, dans le cadre du séminaire « Ecrire les modernités arabes », organisé par Frédéric Abécassis, Éric Dayre et Gilles Ladkany. Il s'agit donc d'une réflexion en construction plus que d'une formulation aboutie.

Regard européen et « printemps arabe ».

Le risque d'un déni de révolutions (le cas italien).

Lire les grilles de lecture : un printemps sans révolutions ?

C'est l'expression même de « printemps arabe » qui nous invite à un détour vers la scène culturelle européenne, préalable – puisque une clé de lecture n'est jamais un outil anodin – à toute approche au contexte arabe qui se veuille plus consciente, d'abord de soi-même et de ses grilles interprétatives.

« Printemps arabe » n'est pas une traduction en langue européenne d'une autodéfinition arabe, choisie par des acteurs des récentes mobilisations, mais un énoncé emprunté à l'historiographie européenne et calé ensuite, par force d'analogie ainsi instituée, sur les révolutions¹ qui ont touché le monde arabe à partir de décembre 2010, avec le soulèvement de la rue tunisienne et ensuite égyptienne, yéménite, bahreïnienne, libyenne, syrienne, en sonnante dans quelques cas le glas de régimes considérés jusque là comme indéboulonnables, entraînant dans d'autres le début d'une phase de mobilisation sans précédent dans les pays concernés.

La formule de « printemps arabe » dérive d'une autre formule, celle de « printemps des peuples », employée pour indiquer les révolutions qui agitèrent, en 1848, l'Europe de la Restauration, en marquant pour quelques pays (comme la France), un essor des sentiments républicains ; pour d'autres (comme l'Italie), une étape capitale dans le parcours vers l'unité territoriale et la sortie d'une domination d'Empires ressentis comme étrangers.

On pourrait donc se demander si cette expression de « printemps arabe » ne serait pas plus adaptée à sceller une analogie avec l'époque des décolonisations qui a vu, au cours des années cinquante et soixante du XX^e siècle, la sortie des pays arabes d'une domination étrangère (celle des Empires coloniaux européens). Or, force est de constater qu'à ce moment-là la lecture européenne dominante opposait aux impérialismes – plus qu'un « printemps des peuples colonisés » – une série de « révolutions »², en s'appropriant ce même terme qu'on a tant de réticence à employer aujourd'hui.

* Je tiens à remercier ma directrice de thèse à l'IREMAM, Ghislaine Alleaume, qui a conçu son séminaire doctoral 2010/2011 autour d'une approche comparée aux révolutions dans le cours de l'histoire, en poussant une fois de plus ses élèves à une « archéologie » des mots communément employés. Je remercie également Frédéric Abécassis, historien de l'ENS de Lyon, l'échange avec lequel me nourrit depuis longtemps. Enfin, je remercie les écrivains, les collègues et les amis – de différents pays arabes, d'Italie et de France – avec qui j'ai eu la chance de me confronter sur ces questions.

¹ J'assume pour ma part le choix du terme « révolution », qui peut être bien évidemment discuté (notamment en termes d'ampleur et de profondeur des changements engendrés dans le *statu quo*), mais auquel je reconnais le double mérite de rendre compte de la composante de césure et de la volonté de renouveau présentes dans les phénomènes auxquels on a assisté, sans les plier à des grilles de lecture eurocentriques.

² Le clin d'œil est bien sûr à BERQUE Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Gallimard, Paris 1967. Mais la remarque peut s'appliquer plus généralement aux lectures en termes de « révolution » – cette fois sans décalage entre

En effet, si dans les champs académiques français et italien, le terme « révolution », quoique débattu, semble avoir passé l'examen critique de nombre de chercheurs, qui l'affichent dans leurs publications récentes³, chez les non-spécialistes la réserve semble être bien plus importante.

Alors que, chez les acteurs arabes, le terme *thawrât* (« révolutions ») a remplacé depuis des mois les premières interprétations qualifiant les mouvements en cours de *muzâharât* (« manifestations »), *ihtijâjât* (« protestations ») ou *intifâdât* (« révoltes »), en contexte européen c'est le « printemps arabe » qui occupe le devant de la scène.

Démonstration intéressante de ce décalage, les définitions proposées sur Wikipedia⁴ pour le même phénomène, sonnent :

- **en arabe :**

الثورات العربية، أو الربيع العربي أو ثورات الربيع العربي في الإعلام، هي حركة احتجاجية سلمية ضخمة انطلقت في كل البلدان العربية خلال أواخر عام 2010 ومطلع 2011، متأثرة بالثورة التونسية التي اندلعت جراء إحراق محمد البوعزيزي نفسه

« Les révolutions arabes, aussi printemps arabe ou révolutions du printemps arabe dans les médias, sont un vaste mouvement de protestation pacifique qui s'est déclenché dans tous les pays arabes entre fin 2010 et début 2011, influencé par la révolution tunisienne qui s'est propagée après l'auto-immolation par le feu de Muhammad Bouazizi ».

- **en français :** Le « Printemps arabe » est un ensemble de contestations populaires, d'ampleur et d'intensité très variables, qui se produisent dans de nombreux pays du monde arabe à partir de décembre 2010. L'expression de « Printemps arabe » fait référence au « Printemps des peuples » de 1848 auquel il a été comparé. Ces mouvements révolutionnaires nationaux sont aussi qualifiés de révolutions arabes, de révoltes arabes ou encore de « réveil arabe ».

- **en italien :** La primavera araba (in arabo الثورات العربية *al-Thûrât al-'Arabiyy [sic]*); letteralmente *ribellioni arabe* o *rivoluzioni arabe* è una serie di proteste ed agitazioni in corso nelle regioni del Medio Oriente, del vicino Oriente e del Nord Africa. / « Le printemps arabe (en arabe الثورات العربية *al-Thûrât al-'Arabiyy [sic]*) ; littéralement *rebllions arabes* ou *révolutions arabes* est une série de protestations et agitations en cours dans les régions du Moyen Orient, du Proche Orient et de l'Afrique du Nord ».

Le regard officiel italien : d'un Risorgimento arabe à un printemps dé-arabisé

Le choix de me pencher, lors de ce détour vers le contexte européen, sur le champ culturel italien est dû à un double ordre de raisons : en termes pratiques, mon activité professionnelle de traductrice littéraire vers l'italien⁵ me colloquant en marges de ce champ, c'est celui que je connais le mieux ; en termes méthodologiques, cette fréquentation a fait mûrir en moi la conviction que l'Italie de nos jours offre quelques pistes de réflexion fécondes à propos du regard porté en Europe sur les phénomènes qu'on qualifie désormais de « printemps arabe ».

Si le cas italien est, comme je le crois, particulièrement parlant à cet égard, c'est d'abord en vertu d'une coïncidence historique : au moment où – fin 2010, début 2011 – se déclenche le « printemps arabe », l'Italie se prépare à commémorer le cent-cinquantième anniversaire de son propre « printemps » ; soit, de l'aboutissement des luttes pour l'indépendance et l'unité territoriale qui ont

définition mobilisée par les acteurs et définition choisie par les critiques – des prises de pouvoir engendrant la chute de monarchies arabes liées aux intérêts européens (en Égypte en 1952, en Irak en 1958, en Lybie en 1969).

³ Cf. par ex., BATTESTI Vincent et IRETON François (dir.), *L'Égypte au présent. Inventaire d'une société avant révolution*, Actes Sud, Paris-Arles 2011 et CORRAO Francesca Maria (a cura di), *Rivoluzioni arabe. Verso la transizione mediterranea*, Mondadori Università, Milano 2011.

⁴ Consultées le 6 juin 2012 aux liens suivants :

http://ar.wikipedia.org/wiki/الثورات_العربية

http://fr.wikipedia.org/wiki/Printemps_arabe

http://it.wikipedia.org/wiki/Primavera_araba

⁵ De l'arabe et, pour les ouvrages qu'on qualifie de « littérature arabe francophone », du français.

traversé le XIX^e siècle et dont on place le couronnement idéal⁶ au 17 mars 1861, date de la proclamation, à Turin, du Royaume d'Italie sous la dynastie savoisienne.

Or, lors de l'ouverture officielle des commémorations au Teatro Regio de Turin, le 18 mars 2011, le Président de la République italienne, Giorgio Napolitano⁷, a tenu les propos suivants :

Nelle prossime ore l'Italia dovrà prendere decisioni difficili, impegnative sulla situazione che si è venuta a creare in Libia. Ma io credo che se pensiamo a quello che è stato il Risorgimento, il movimento per l'unità, innanzitutto come grande movimento liberale e liberatore, non possiamo rimanere indifferenti alla sistematica repressione di fondamentali libertà e diritti umani in qualsiasi Paese. Non possiamo lasciare che vengano distrutte, calpestate, le speranze che si sono accese di un Risorgimento anche nel mondo arabo, cosa decisiva per il futuro del mondo.

Dans les heures qui viennent, l'Italie devra prendre des décisions difficiles, contraignantes, sur la situation qui s'est créée en Lybie. Mais si nous songeons à ce qu'a été le Risorgimento, le mouvement pour l'unité, d'abord comme grand mouvement libéral et libérateur, nous ne pouvons rester indifférents à la répression systématique de libertés fondamentales et droits humains dans quel pays que ce soit. Nous ne pouvons permettre que soient détruits, piétinés, les espoirs qui se sont allumés d'un *Risorgimento* également dans le monde arabe, ce qui serait décisif pour l'avenir du monde.

Bien sûr, comme Napolitano le rappelle lui-même de façon explicite, cette cérémonie précède de quelques heures le déclenchement officiel de l'offensive de l'OTAN en Lybie (le 19 mars 2011), à laquelle l'Italie a fini par apporter son soutien⁸. Mais elle suit en même temps la chute de Ben Ali en Tunisie (le 14 janvier) et celle de Moubarak en Égypte (le 11 février), ainsi que les premiers soubresauts de la rue syrienne avec les manifestations de la ville de Deraa (depuis le 15 mars).

Ce n'est donc pas comme un simple calcul politicien⁹ mais comme une forte affirmation d'ordre culturel qu'il faut lire, je crois, le parallèle ici établi entre *Risorgimento* italien et mouvements révolutionnaires arabes. À plus forte raison car ce mot italien indiquant une « renaissance », une « résurrection », n'est employé qu'avec un grand r, en qualifiant de façon exclusive les luttes pour l'indépendance et le parcours d'unification italiens.

Et c'est en tant qu'affirmation culturelle forte, en effet, que ces propos du Président de la République ont été accueillis par les journalistes comme par les usagers de la Toile, qui les ont cités, retransmis, commentés comme étant une nouvelle à part entière, à signaler en soi (une recherche sur Google suffira à cerner l'ampleur de ces citations, retransmissions, commentaires).

Pourtant, mis à part ce parallèle, qui a été d'ailleurs plus mentionné que soumis à un débat culturel profond, la coïncidence de dates entre « printemps arabe » en cours et commémoration du « printemps italien » ne semble pas avoir marqué les esprits en Italie.

Le Salon du Livre de Turin 2011, l'une des principales manifestations culturelles du pays, largement consacré au cent-cinquantième de l'unité – et ayant pour thème clé « Mémoire, le germe du futur » (*Memoria, il seme del futuro*), avec une approche marquée à la mémoire comme socle culturel des constructions socio-étatiques – n'a pas envisagé de se tourner vers les révolutions arabes. Pourtant, grandes absentes du programme officiel, les révolutions arabes se sont invitées officieusement dans les débats. C'est de la sorte que, tout en animant des rencontres consacrées à

⁶ Un couronnement idéal mais concrètement inachevé, puisque Rome – encore sous l'État pontifical – ne sera annexée au royaume d'Italie qu'en 1870 et proclamée capitale l'année suivante.

⁷ Cf. http://www.adnkronos.com/IGN/News/Politica/Napolitano-non-lasciamo-calpestare-speranze-di-risorgimento-nel-mondo-arabo_311802995004.html ; pour l'enregistrement filmé de la cérémonie, cf. : <http://www.youtube.com/watch?v=pmEr3O6cG9s> et <http://www.youtube.com/watch?v=bg9po8w2scw>

⁸ Après une première période de réticence de la part du gouvernement Berlusconi, sous lequel, en 2008, l'Italie a stipulé un Traité d'Amitié italo-libyen abrogé *de facto* – mais pas officiellement – par sa participation à l'intervention militaire.

⁹ Au-delà du fait que la participation italienne à « Odissey Dawn » n'était plus à négocier à ce moment-là, il ne faut pas oublier non plus que le Président de la République italien, à la différence de son homologue français, n'est pas une charge gouvernementale, issue de la confrontation électorale, mais une figure institutionnelle, porteuse d'affirmations politico-culturelles plus qu'actrice dans le jeu politique.

l'un des deux pays invités d'honneur au Salon (la Palestine), la journaliste Paola Caridi¹⁰ – basée à Jérusalem et experte de Moyen Orient – a interrogé les participants sur la portée de ces révolutions ainsi que sur leurs possibles retombées sur la scène israélo-palestinienne ; ou encore que l'écrivain syrien Khaled Khalifa a été sollicité, lors de sa rencontre avec le public du Salon, à se positionner par rapport à l'actualité en cours dans son pays, plus qu'à des remarques concernant son œuvre littéraire.

La lacune « printemps arabe » au Salon de Turin 2011 ne s'explique pas par un simple manque de temps ou de possibilités organisationnelles. Le Salon se déroulant tous les ans à la moitié du mois de mai ; le thème de chaque édition annuelle ne sortant pas avant la fin de mars ; le programme détaillé étant présenté au public deux semaines environ avant l'ouverture, il y aurait eu largement le temps d'intégrer au moins une première réflexion sur les révolutions arabes en cours¹¹.

De plus, le Salon de Turin 2012, qui s'est tout récemment achevé¹², a non seulement confirmé mais accentué cette réticence vis-à-vis des révolutions arabes. Et si en 2011 on pouvait parler tout simplement de « lacune », cette année on peut raisonnablement aller jusqu'à employer le terme d'« évacuation ». Le thème principal de cette édition était, en effet, le « Printemps digital » (*Primavera Digitale*), accompagné d'un logo représentant une fleur dont les pétales sont des empreintes digitales dans les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. L'allusion au « printemps arabe » sous l'angle des « révolutions Facebook »¹³ – perspective certes fallacieuse et abusée mais d'impact indéniable sur un public de non-spécialistes – semblait patente.

Or, ce n'était qu'un trompe-l'œil. Pour s'en rendre compte il suffit de se pencher sur les brèves lignes de présentation du thème du Salon¹⁴, où ce « printemps digital », écrit avec un grand p et un grand d, devient un phénomène en soi, un événement qui ne désigne en aucun cas le « printemps arabe » mais qui, en empruntant à ce dernier le terme « printemps », l'emploie comme synonyme à part entière de « changement », « réveil », « révolution » :

Computer ultrasottili, tablet e smartphone, tecnologia digitali sempre più portatili, potenti e a buon mercato, in grado di garantire una connessione continua, stanno cambiando radicalmente il nostro modo di pensare, scrivere, comunicare, stampare, pubblicare, leggere, vendere. E con esso la produzione, la distribuzione, la ricezione dei prodotti intellettuali: dai giornali ai libri. *La Primavera Digitale è un fenomeno che va al di là del futuro degli e-book o dei destini dell'editoria su carta, e investe la società tutta intera.*

Ordinateurs ultraplats, tablettes et smartphones, technologies digitales de plus en plus portables, puissantes et à bon marché, en mesure de garantir une connexion constante. Cela est en train de changer radicalement notre façon de penser, écrire, communiquer, imprimer, publier, lire, vendre. Ainsi que la production, distribution et réception des produits intellectuels : des journaux aux livres. *Le Printemps Digital est un phénomène qui va au-delà de l'avenir des livres numériques ou du destin de l'édition sur papier, en touchant la société toute entière.*

¹⁰ Je conseille aux italianisants la lecture de son blog, <http://invisiblearabs.com>

¹¹ Si je devais hasarder une hypothèse expliquant cette lacune, je dirais plutôt que ce « *Risorgimento* dans le monde arabe » étant encore en plein déroulement, on n'a pas voulu prendre le risque de s'approprier le parallèle avec le *Risorgimento* italien, dans une date importante pour le Pays comme celle du cent-cinquantième de l'Unité, en sanctionnant de ce fait, par l'officialité d'un soutien culturel italien, des mouvements dont les composantes politiques sont considérées comme opaques, voire carrément peu fiables.

¹² Le Salon s'est déroulé du 10 au 14 mai 2012, étant donc achevé au moment de la rédaction de ce texte, pas à celui du cours donné à l'ENS, préparé sur la base du programme officiel.

¹³ Pour une discussion de ce *topos*, avec les préjugés véhiculés par ce que les auteurs qualifient de « déterminisme technologique », cf. GEISSER Vincent et BÉCHIR-AYARI Michaël, *Renaissances arabes*, Éditions de l'Atelier, Paris 2011, p. 35-49.

¹⁴ Consultées le 30 avril 2012 sur <http://www.salonelibro.it/it/salone/tema.html>, qui n'affiche désormais qu'un compte rendu des activités du Salon liées au thème, alors que les lignes sous-mentionnées sont reportées ici : <http://www.100newslibri.it/site/2012/04/29/la-primavera-digitale-come-cambia-il-modo-di-leggere-e-pubblicare/>

Sous la référence au « printemps », le thème ici évoqué est la « Révolution Digitale », vue comme l'ensemble de changements engendrés par l'essor de la Toile et des réseaux sociaux dans la production et la consommation des biens intellectuels.

Or, cette dé-arabisation du mot « printemps », pourtant utilisé pendant des mois en stricte association avec « arabe », n'est ni un cas isolé ni un hasard des choix publicitaires du Salon de Turin. Je crois au contraire que ce glissement du « printemps » vers le vaste – et vague – champ sémantique du terme « changement » s'inscrit dans une tendance culturelle¹⁵ qui répond à une double fonction euphémistique ; soit, en termes plus crus, à une double épuration des références à des réalités considérées comme « brutales ou déplaisantes »¹⁶ :

- 1) d'abord, la révolution, avec son sillage de « changement brusque et violent »¹⁷, est invisibilisée sous le terme « printemps », indiquant un changement même éclatant, même révolutionnaire dans ses retombées, mais dans la seule acception positive de réveil, renaissance non violente, retour à la vie régi par les lois rassurantes, car naturelles, du cycle des saisons¹⁸ ;

- 2) ensuite, le binôme « printemps arabe » est privé de son deuxième terme, ainsi que de tout lien à l'actualité politique arabe, pour céder la place à des remplaçants renvoyant à une sphère purement culturelle ou à une actualité politique purement extra-arabe.

Un poème par poète, un poète par pays : (sur)construction de l'intellectuel arabe à l'usage de l'étranger

Bien évidemment, le Salon du Livre de Turin n'est pas la seule instance culturelle italienne à approcher, ou pas, le « printemps arabe ». Depuis janvier-février 2011, nombre d'éditeurs, de magazines culturels, de revues se tournent, de façon plus ou moins sérieuse, vers la scène culturelle des pays arabes touchés par les mouvements révolutionnaires, en cherchant des romans ou des poèmes – donc prioritairement de la fiction – censés « expliquer »¹⁹ les événements récents ou toujours en cours.

Ayant été moi-même sollicitée plusieurs fois pour le repérage de ce genre d'ouvrages fictionnels tout-expliquants, je pourrais multiplier les exemples. Mais je préfère me concentrer spécifiquement

¹⁵ Il suffit encore une fois d'une recherche, en italien ou en français, sur la Toile post-révolutions arabes pour avoir un premier aperçu de l'ampleur de l'usage du terme « printemps » comme simple synonyme de « réveil », de « changement » capital et positif, évoqué dans des contextes où les liens à l'actualité *politique-et-arabe* sont de plus en plus atténués : « La typographie arabe aussi a son printemps », « La culture afghane a aussi son printemps », « Un printemps pour l'Europe – Un air printanier aurait-il soufflé sur la démocratie européenne samedi 17 avril à Strasbourg où se tenaient les États Généraux de l'Europe ? », « Un printemps pour l'éducation ? », etc.

¹⁶ Cf. la définition d'euphémisme (à ne pas confondre avec litote) du Larousse : « Atténuation dans l'expression de certaines idées ou de certains faits dont la crudité aurait quelque chose de brutal ou de déplaisant. (Exemple : il s'est éteint, il est parti pour un monde meilleur, etc., à la place de 'il est mort') ».

¹⁷ Cf. la définition du Larousse. Cf. aussi, pour une discussion plus approfondie du mot en termes d'évolution linguistique : REY Alain, *Révolution. Histoire d'un mot*, Gallimard, Paris 1989.

¹⁸ Dans un entretien avec le journaliste libanais Saad Kiwan, portant sur un bilan des révolutions arabes un an après la mort de Bouazizi, le journaliste italien Lorenzo Trombetta relève le caractère ambigu dans cette référence au « printemps », lisible comme phénomène saisonnier et passager ouvrant la voie aux divers « automnes » et « hivers » si vite évoqués dans la presse, cf. TROMBETTA Lorenzo, « Entretien avec Saad Kiwan », *Afkar/Idées* n. 33, printemps 2012, p. 11-14.

¹⁹ Très fréquent chez les éditeurs en quête de ce genre de fiction, le terme « explication » est l'indice d'un court-circuit – engendré peut-être par l'évacuation du politique de l'approche au « printemps arabe » – entre sciences sociales (susceptibles de proposer des explications) et littérature (susceptible de proposer des narrations).

sur un travail récemment achevé et dont l'analyse (des demandes des employeurs ainsi que de mes stratégies de négociation sur la voie d'un compromis) peut dégager quelques éléments de réflexion intéressants.

Le travail en question m'a été confié par *Aspenia* (version papier) : une revue en italien liée à l'*Aspen Institute* (ayant donc un homologue anglophone) qui, tout en étant à vocation géopolitique, se proposait de publier dans un numéro en préparation des « poèmes arabes de liberté », « liés aux revendications de liberté ». Dans cette requête originelle, seul le *timing* pouvait indiquer la filiation de cette volonté d'un regard porté à l'actualité politique arabe. Quant à l'énoncé lui-même, il était épuré de toute référence non seulement au mot « révolution » mais aussi à son synonyme euphémistique de « printemps ». Ma riposte a été alors celle de procéder à un choix exclusif de textes liés, d'une façon ou d'une autre, aux révolutions arabes (ce qui a été accepté), en les accompagnant par une brève introduction expliquant ces différents liens à l'actualité politique (ce qui a été refusé).

La contrainte suivante était d'ordre (apparemment) quantitatif ; non pas pour le nombre limité de textes à choisir, ce qui est compréhensible vu l'espace à disposition, mais pour la distribution géographico-culturelle rigide de ces-derniers : un poème par poète, un poète par pays²⁰.

Plus ouvertement qualitative, l'intention apriorique de publier de la poésie (non pas des textes de rappeurs ou de slameurs, ou de chansons pop) produite par des poètes reconnus (non pas des simples blogueurs s'adonnant à la poésie) et/mais vivants²¹ (non pas des grandes voix de la poésie arabe dont les poèmes auraient été récités par les manifestants dans la rue).

Une première analyse de ces critères, comme autant d'indices de la posture politico-intellectuelle de la revue, pourrait faire penser à la simple recherche d'un gage de qualité artistique, donné par la poésie (forme considérée plus ancienne et légitime que le rap ou le slam) et par la reconnaissance requise pour ses auteurs.

Mais n'oublions pas que les poètes recherchés se doivent également d'être en vie, ainsi que de parler de liberté ou d'être liés aux revendications de liberté dans le monde arabe : voilà donc des critères qui sortent du domaine textuel pour aller vers l'extratextuel, vers un tri qui n'est pas basé que sur des jugements de valeur esthétique mais qui intègre aussi bien l'éthique.

Ce n'est donc pas tant l'Artiste avec un grand a que recherche la revue, mais l'Intellectuel avec un grand i : non pas la référence culturelle mobilisée par des acteurs sur le terrain, mais un individu qui se dresse, de son vivant, en tant qu'autorité culturelle légitime pouvant parler au nom des autres, de son peuple et de son pays (qu'il représenterait à l'étranger et face à l'étranger, en vertu d'une sorte de « diplomatie de l'esprit²² » instituée et validée par l'étranger).

Or, dès l'introduction à leur ouvrage *Renaissances arabes*, Vincent Geisser et Michaël-Bécher Ayari opèrent une première distinction fondamentale entre les « Renaissances arabes », expression dont ils qualifient les révolutions arabes de nos jours, et la Nahda, le mouvement culturel et réformiste qui a traversé le monde arabe du XIX^e siècle. Cette distinction oppose les Renaissances actuelles, marquées par un caractère populaire, à la Nahda, ayant été un mouvement « essentiellement intellectuel et porté par des élites culturelles et religieuses »²³.

²⁰ N'ayant pas pu pactiser avec cette requête, j'ai donc choisi quatre pays – Tunisie, Égypte, Lybie, Syrie (soit des pays touchés par des révolutions, abouties ou pas, mais d'une certaine ampleur) – en refusant de me pencher, comme on me le proposait, sur le Liban et l'Irak et en laissant de côté, faute de compétences suffisantes de ma part, le Yémen et le Bahreïn. Les poètes dont j'ai choisi et traduit les textes – Abû'l-Qâsim al-Shâbbî, Faraj Bayraqdar, Youssef Rakha et Khaled Mattawa – sont des auteurs d'une grande valeur, qui n'est pas en question ici. Ce que je me propose de discuter, et non pas pour accuser mais pour comprendre, ce sont les partis pris du magazine avec les visions qu'ils véhiculent.

²¹ Si je me suis pliée aux deux premières contraintes, je n'ai pas accepté la troisième, en incluant volontairement dans mon choix le poème *Irâdat al-Hayâ* (« La volonté de vivre ») du tunisien Abû'l-Qâsim al-Shâbbî (1909-1934) : poète depuis longtemps disparu mais que les manifestants arabes – vivants, eux – se sont approprié comme référence culturelle, en en faisant une sorte de père spirituel de la lutte des peuples pour la liberté.

²² L'expression est empruntée à FUMAROLI Marc, *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Hermann, Paris 1994.

²³ GEISSER Vincent et BÉCHIR-AYARI Michaël, *Renaissances arabes*, Éditions de l'Atelier, Paris 2011, p. 12.

On peut donc se demander si le champ culturel italien, et peut-être européen en général, ne serait pas en train de réduire ces Renaissances à une Nahda, en tentant d'imposer, par souci de lisibilité hiérarchique, une étiquette d'élites intellectuelles construite *ad hoc* sur des mouvements qui, depuis le début, se connotent en revanche en tant qu'horizontaux, en assumant ou en déplorant le manque d'un rôle de premier plan joué par les intellectuels.

Vice méthodologique majeur, la construction d'une façade rassurante de représentativité, de légitimité, d'unité culturelle (un poème par poète, un poète par pays) engendre un risque important : celui d'envisager, derrière ces guides vus comme les uniques agissant pour donner la direction, des masses arabes se faisant guider, plongées – selon le vieux cliché colonial – dans une sorte d'inactivité structurelle.

Ce que les grilles de lecture ne lisent pas : le risque d'un regard figé pour un débat en cours

Fabriquées en Europe par les soins, et à l'usage, d'acteurs non avisés, non experts de monde arabe, ces grilles de lecture s'imposent, en finissant par donner des réponses au lieu d'inviter à (se) poser des questions.

Un bref regard porté sur le récent débat syrien, dramatiquement en cours, suffira à mettre en lumière ce décalage qui touche, selon mon analyse, deux ordres de problématiques principaux : le rôle de l'intellectuel et le statut de la fiction.

1) Le rôle de l'intellectuel. Si, dans ces approches italiennes, voire peut-être européennes, on recherche – quitte à le construire – l'écrivain-intellectuel, capable de parler au nom de son peuple à travers des œuvres de fiction expliquant la réalité, dans les pays arabes on s'interroge sur son retard, voire sur son absence aux côtés des révolutionnaires. Non seulement les acteurs sur le terrain, les blogueurs ou les simples usagers de la Toile, mais les écrivains reconnus – ceux mêmes qui sont définis ou qui se définissent comme intellectuels²⁴ – prennent part à ce débat.

Lors de sa rencontre avec le public italien, au Salon du Livre de Turin (le 14 mai 2011), Khaled Khalifa²⁵ rappelait le caractère populaire des révolutions arabes, y compris celle syrienne, en soulignant que les intellectuels n'en ont pas été le moteur. Même remarque celle formulée par Samar Yazbek²⁶ qui, lors de la conférence donnée à l'ENS de Lyon le 16 février 2012, dans le cadre de ce même séminaire, parlait explicitement de « retard » et de « silence » pour qualifier le positionnement des intellectuels syriens vis-à-vis des manifestants.

Le terme « silence » (*samt*) revient également dans les questions que l'écrivaine et journaliste syrienne Dima Wannous posait à son compatriote, le sculpteur Moustafa Ali, lors d'un entretien paru sur le quotidien libanais *al-Safir*²⁷ en mars 2012 et au cours duquel l'attention de

²⁴ Liée à l'évaluation problématique de l'incidence des idées dans le domaine de l'action, au rapport complexe entre ceux qui sont appelés à réfléchir au monde et ceux qui sont appelés à le transformer, la définition d'« intellectuel » est en soi une problématisation plus qu'une formulation. Cf. BOBBIO Norberto, « Intelletuali », *Enciclopedia del Novecento*, vol. III, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma 1978, p. 798-808.

²⁵ Khaled Khalifa, né en 1964 dans un village non loin d'Alep, est l'auteur de recueils poétiques et de romans, dont le plus connu est *Madīh al-karāhiyya (Éloge de la haine)*, trad. de l'arabe par Rania Samara, Actes Sud 2011), paru en arabe en 2007 et en plusieurs langues européennes après le déclenchement de la révolution syrienne. Le roman, censuré en Syrie, se déroule sur le fond d'une histoire vraie : celle du massacre de Hama perpétré en 1982 par le régime de Hafez al-Asad, dans le cadre de l'affrontement qui oppose islamisme et dictature dans la Syrie des années quatre-vingt.

²⁶ Samar Yazbek, née à Jable en 1970, est l'auteure de plusieurs romans censurés en Syrie, centrés sur des thèmes sociaux et politiques, dont la construction du loyalisme sous la dictature. Opposante alaouite au clan alaouite des al-Asad au pouvoir en Syrie, elle est réfugiée en France depuis juillet 2011.

²⁷ Dima Wannous, née à Damas en 1982, est l'auteure d'un recueil de nouvelles et d'un roman (*Kursī*, « Chaise », Dār al-Adāb, Bayrūt 2009), le thème de ce dernier étant la maladroite tentative d'un fonctionnaire syrien de s'accaparer la chaise près de celle d'un ministre – et donc l'espoir d'accéder à des faveurs de sa part – lors d'un dîner officiel.

L'entretien de Dima Wannous avec Moustafa Ali est disponible en arabe :

l'intervieweuse glissait rapidement d'une critique artistique des sculptures vers une demande de remise en question du (manque de) positionnement du sculpteur par rapport à la révolution syrienne. Quelques jours avant, dans un article intitulé *Ayna al-muthaqqafûn al-sûriyyûn min al-thawra* ? (« Où sont les intellectuels syriens de la révolution ? »), publié sur la revue en ligne al-Jadaliyya, l'écrivaine Rosa Yassin Hassan²⁸ se livrait à une tentative d'historiciser le fossé, de plus en plus profond, que les décennies al-Asad ont vu se creuser entre le peuple et les intellectuels syriens, enfermés désormais dans leurs tours d'ivoire (*al-infisâl 'an al-sha'b wa'l-sakan fî al-abrâj al-'âjiyya*).

Sans oublier la polémique par excellence, à l'allure d'une véritable « guerre des écrivains »²⁹ : celle éclatée en avril 2011 entre la jeune romancière Maha Hassan et le très célèbre poète Adonis, avant de susciter les réactions de nombre d'autres écrivains arabes. Tout commence par un article publié par Maha Hassan sur le quotidien panarabe *al-Haya*, le 14 avril 2011, et intitulé *Fursat Adûnîs* (« L'occasion d'Adonis »), où le grand poète est invité à saisir enfin l'occasion pour prendre une position claire contre le régime syrien, en dissipant les doutes sur son ouverture envers le clan al-Asad. Or, dans les mois qui suivent, les positions prises par Adonis ne vont pas vraiment dans le sens souhaité par Maha Hassan : le poète déclare ne pas qualifier les faits tunisiens, égyptiens et syriens de « révolution » et ne pas pouvoir se joindre à une « contestation politique émanant des mosquées » (*muzâhara siyâsiyya takhruj min al-jâmi'*) ; en juin 2011, il adresse même une lettre ouverte à Bashar al-Asad, en affichant une disponibilité au dialogue, malgré la violente répression en cours, qui suscite un tollé de réactions indignées dans le champ littéraire arabe³⁰.

2) Le statut de la fiction. Si, dans ces approches italiennes, voire peut-être européennes, on réaffirme – quitte à le construire – un statut privilégié de la fiction, les trajectoires artistiques et personnelles de quelques auteurs arabes semblent relever d'une renégociation du rapport avec celle-ci. À l'heure où éditeurs, magazines et revues italiens se tournent prioritairement vers romans et poèmes, les romanciers et les poètes dans la scène arabe semblent se tourner de préférence vers le

<http://www.assafir.com/WeeklyArticle.aspx?EditionId=2095&WeeklyArticleId=88430&ChannelId=11708&Author=ديمة حنونوس> ; pour un compte-rendu en italien de ce même entretien, cf. CENSI Martina, « Mustafa Ali e il silenzio (im)parziale », <http://www.sirialibano.com/siria-2/mustafa-ali-e-il-silenzio-im-parziale.html>

²⁸ Rosa Yassin Hassan, née à Damas en 1974, est l'auteure de nouvelles et de romans, dont *Brûfâ* (« Brouillon », Riyâd al-Rayyis, Bayrût 2011), où elle met en scène un agent des services secrets syriens qui, tout en restant fidèle au régime et en livrant les compte-rendus de ses écoutes téléphoniques à ses supérieurs, les utilise en même temps comme base pour l'écriture d'un roman. L'article de Rosa Yassin Hassan ici cité est disponible en arabe : <http://www.jadaliyya.com/pages/index/4523/> ; pour un compte-rendu en italien de ce même article, cf. CENSI Martina, « Rivoluzione siriana, dove sono gli intellettuali ? », <http://www.sirialibano.com/siria-2/rivoluzione-siriana-dove-sono-gli-intellettuali.html>

²⁹ L'expression est empruntée à SAPIRO Gisèle, *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Fayard, Paris 1999. Cet ouvrage prend en compte les positionnements des écrivains français au cours de la Deuxième guerre mondiale, sous l'Occupation ou le régime de Vichy, en les interrogeant – selon la leçon de Bourdieu – comme résultant des recompositions au sein du champ littéraire, plus que comme choix, quasi insondables, uniquement débiteurs d'une histoire et d'une morale personnelles. Loin de déboucher sur un déterminisme niant les singularités, cette approche sociologique les lit à la lumière des dynamiques (professionnelles, politiques, générationnelles) du groupe. S'il est sans doute encore tôt pour se lancer dans de pareilles analyses des champs littéraires arabes en révolution, cela n'empêche que la perspective de Sapiro pourra trouver, à l'avenir, des applications fécondes à ces domaines.

³⁰ L'article de Maha Hassan est reporté ici : <http://www.hadatha4syria.de/2010-06-14-18-29-49/2160-2011-04-14-08-16-24.html> ; la lettre ouverte d'Adonis à Bashar al-Asad, avec quelques réponses d'écrivains arabes, est reportée ici : <http://syria.alsafahat.net/?p=5220> ; l'entretien, diffusé sur al-Arabiyya, où Adonis définit le mouvement syrien comme une « contestation politique émanant des mosquées » est en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=cqBguiB3dT0> ; pour l'entretien *Adûnîs : Lâ usammî ma hadatha fî Tûnis wa Misr thawra* (« Adonis. Je ne qualifie pas de révolution ce qui s'est passé en Tunisie et en Égypte », cf. : <http://www.al-watan.com/viewnews.aspx?cat=culture&d=20110707%20> ; un survol – non neutre – de cette polémique est fait en juillet 2011 par le poète irakien Sinan Antoon sur la revue al-Jadaliyya, dont il est coéditeur. Cf. ANTOON Sinan, « The Arab Spring and Adunis's Autumn » : <http://www.jadaliyya.com/pages/index/2047/the-arab-spring-and-aduniss-autumn>.

témoignage, l'article, la lettre ouverte, si ce n'est vers la mise de côté de l'activité littéraire en faveur d'un engagement militant et/ou politique.

Encore une fois, un bref regard à la scène syrienne pourra permettre d'illustrer cette analyse par quelques exemples.

Invité, en juin 2011, à présenter un texte littéraire inédit³¹ à *La Milanese*, importante manifestation culturelle italienne, Khaled Khalifa rédige quelque chose qui n'est littéraire que dans le style, son contenu consistant en une approche des catégories de réalité et mensonge, se concluant par un appel à mettre de côté la fiction artistique, qu'il qualifie de « mensonge innocent » (*kidhb barî'*), adapté certes aux temps de paix, pour donner du goût à la vie, mais pas aux temps cruels et dramatiques que vit la Syrie aujourd'hui. En des temps pareils, pour Khalifa, force est de renoncer même au mensonge le plus innocent pour avoir recours à la seule vérité, en la vérifiant, la creusant, la passant au crible pour l'attester et la confirmer, avec la rigueur propre aux journalistes. Car, si ceux derniers sont empêchés de faire leur travail en Syrie, c'est aux écrivains de combler la lacune en allant en quête de vérité.

Avec sa dernière publication³², Samar Yazbek quitte le roman pour nous livrer un journal des quatre premiers mois de la révolution syrienne (ceux qu'elle a passés en Syrie avant de se réfugier en France). Loin du regard tourné vers le Soi, vers le for intérieur, du journal intime classique, ce texte s'oriente en priorité vers l'extérieur. L'écrivaine y bâtit une quête de la vérité, racontée de son point de vue de témoin oculaire, qu'elle construit, jour après jour, en sortant expressément de chez elle dans le but déclaré d'aller « voir » ce qui se passe dans les quartiers de Damas où il y a des manifestations, pour ensuite en rendre compte, ainsi que de la répression du régime. Et dans un entretien qui suit la sortie du livre en français, on attribue à Yazbek – sur l'écriture romanesque – le propos suivant : « On dit qu'écrire un roman nécessite beaucoup d'imagination, et moi je dis qu'il a d'abord besoin de réel, ensuite de réel, et enfin de réel »³³.

Or, dans un récent entretien publié par l'Union des écrivains syriens, Salwa Neimi³⁴ emploie des termes bien plus crus, en déclarant avoir délaissé depuis quelques moments l'écriture littéraire, liée pour elle à l'exploration du domaine de l'intime et des sentiments, n'y voyant – en ces temps où les syriens sont massacrés jour après jour – que quelque chose d'indécent, d'obscène (*shay' min al-bidhâ'a*).

Or, cette remise en question du rôle des intellectuels et du sens même de la fiction en contexte syrien, et plus généralement arabe, ne trouve pas beaucoup d'écho dans le champ culturel italien, qui semble figé dans une approche prioritaire à la fiction (considérée sans doute comme une forme plus haute que le simple témoignage), produite par des intellectuels reconnus (sans considérer que – comme la polémique autour des positions d'Adonis le rappelle – les changements en cours sont un terrain propice à la remise en question des reconnaissances acquises et à la construction de nouvelles légitimités).

Il y a donc le risque d'un déni de révolutions, avec le décalage culturel s'ensuit.

³¹ Ce texte, intitulé à l'origine *Awqât al-haqîqa awqât al-kidhb* (« Temps de vérité temps de mensonge »), traduit par mes soins en italien, a été publié par *Il Corriere della Sera*, sous un titre journalistique et en tant que *testimonianza* (« témoignage »): http://www.corriere.it/cultura/eventi/2011/la-milanesiana/notizie/khalifa-la-testimonianza_42c25076-9cdd-11e0-ad47-bae6e4ae360.shtml

³² YAZBEK Samar, *Taqâtu' nîrân*, Dâr al-Adâb, Bayrût 2012 (déjà paru en français : *Feux croisés*, trad. de l'arabe de Rania Samara, Buchet-Chastel 2012). Ce même texte continue d'être refusé par les éditeurs italiens à cause de son statut considéré « hybride » : ni œuvre de fiction, ni véritable essai ; mais simplement témoignage. Pour un compte-rendu de lecture en italien de cet ouvrage, cf. CHITI Elena, « Samar Yazbek, dalla letteratura alla testimonianza », <http://www.sirialibano.com/siria-2/samar-yazbek-dalla-letteratura-alla-testimonianza.html>

³³ Cf. <http://laregledujeu.org/sos-syrie/2012/02/07/feux-croises-samar-yazbek-temoigne-de-la-repression-syrienne/>

³⁴ Salwa Neimi, née à Damas à la fin des années cinquante, vit à Paris depuis les années soixante-dix. Poète et romancière, elle collabore également avec l'Institut du Monde Arabe. L'entretien est disponible en arabe : <http://syrianswa.org/ar/article/2012/04/سلوى-النعيمي-أرى-شيئاً-من-البذاءة-في-الكتابة-عن-العواطف-وهناك-من-يقتل-كل-يوم>

Dépasser la chimère de l'origine : des intellectuels qui font les révolutions aux révolutions qui font les intellectuels

À deux siècles de distance³⁵, le débat historiographique sur une autre révolution – la révolution française – peut suggérer des pistes de réflexion moins émotionnelles, moins débitrices des temps brefs de la presse et plus muries sur la longue durée, affinées dans les analyses des chercheurs.

Deux d'entre elles en particulier, mobilisables ensemble à cause d'un jeu de renvois, peuvent nous aider à mieux saisir les risques de toute approche qui veuille prendre en compte les aspects culturels des actuelles révolutions arabes sans une prise en compte préalable de ses propres grilles interprétatives.

Dans un livre de 1933 intitulé *Les origines intellectuelles de la révolution française*³⁶, Daniel Mornet prenait les Lumières comme « cause », ou origine intellectuelle primaire, du mouvement révolutionnaire, en établissant une filiation directe, linéaire, entre la révolution de 1789 et les débats philosophiques et politiques des décennies précédentes. Il s'attelait ainsi à reconstruire une histoire de longue durée (ce qui est tout à fait légitime) mais dans un temps long vu comme une continuité, en oubliant la composante de rupture également présente dans toute révolution.

Michel Foucault a énergiquement critiqué ce type de perspective linéaire, débouchant sur une vision téléologique de l'histoire qu'il qualifie de « chimère de l'origine »³⁷. Mais c'est Roger Chartier, historien du livre et des pratiques de lecture, qui a transposé concrètement cette critique dans le débat historiographique sur la révolution française. Il l'a fait dans un essai³⁸ qui reprend le titre de Mornet, à un détail (fondamental) près : on n'y parle pas d'origines « intellectuelles » mais « culturelles » de la révolution.

Loin d'être anodine, cette nuance révèle d'emblée une différence d'approche. Celle que pour Mornet était la recherche d'une élite-guide intellectuelle, de laquelle les débats auraient ensuite coulé comme d'en haut jusqu'à être absorbés par des couches sociales de plus en plus basses, est remplacée chez Chartier par la volonté, plus humble et scientifiquement cohérente, d'explorer la culture de la révolution. La question qui traverse son étude n'est plus donc de savoir comment les intellectuels font les révolutions mais comment, et en quels termes, les révolutions font les intellectuels, vus enfin comme des figures qui peuvent agir mais aussi bien être agies : être choisies en tant que pères spirituels, ou références culturelles³⁹ par des acteurs qui ne sont pas – qu'ils appartiennent à des classes populaires et/ou à la région qu'on appelle « le monde arabe » – condamnés structurellement à l'inaction.

Or, je crois que c'est cette même question qui manque aujourd'hui d'être posée dans la plupart des approches du champ culturel italien, voire peut-être européen, aux révolutions arabes.

Car si l'on faisait un peu moins du Mornet, et un peu plus du Chartier, on pourrait peut-être – dépassée la chimère de l'origine – se mettre plus facilement à l'écoute des débats arabes, au lieu de commencer par caler sur eux nos grilles de lecture aprioriques.

À nous donc, à notre engagement et à notre travail, de faire en sorte que ce soit le cas.

³⁵ En avril 2011, à quelques mois du déclenchement des révolutions, Elisabetta Bartuli, experte italienne de littérature arabe, souhaitait « un silence vertueux » dans lequel on se mettrait à l'écoute des changements en cours sans en donner des lectures précipitées. Cf. BARTULI Elisabetta, « Egitto e Tunisia. La necessità di un silenzio virtuoso », *L'Indice dei Libri del mese*, anno 28 n. 4, aprile 2011, p. 16. Un an après, elle revient avec un bilan mitigé et une bibliographie raisonnée des textes parus (essais, reportages, fiction ; traduits de l'arabe ou écrits en italien), en souhaitant un échange plus important entre spécialistes du monde arabe et professionnels de l'édition, pour toucher enfin ce « lecteur moyen » qui semble oublié par les ouvrages académiques sur le monde arabe, quoique de qualité, disponibles sur le marché. Cf. Id., « L'editoria a un anno delle primavere arabe », *L'Indice dei Libri del mese*, anno 29 n. 4, aprile 2012, p. 16.

³⁶ MORNET Daniel, *Les origines intellectuelles de la révolution française*, Colin, Paris 1933.

³⁷ FOUCAULT Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », dans *Hommage à Jean Hippolyte*, P.U.F., Paris 1971, p. 145-172.

³⁸ CHARTIER Roger, *Les origines culturelles de la révolution française*, Seuil, Paris 1990.

³⁹ Comme c'est le cas pour les auteurs des Lumières à l'époque de la révolution française, ou pour Abû'l-Qâsim al-Shâbbî, et d'autres, lors des actuelles révolutions arabes.